

« Le chant sauvage de la pauvreté »

Madrid : ne parvenant pas à vaincre la résistance des républicains, les fascistes bombardent la ville. Ramos essaie de porter secours aux blessés.

Les bouillonnements de fumée se précipitèrent, et la lueur monta. Tout devint distinct, les bonnets de coton des blessés alignés et les chats. Et comme si elle eût accompagné la montée du feu, la profonde vibration des moteurs emplît à nouveau le ciel noir.

Ramos souhaitait si violemment la paix pour ces blessés qu'on évacuait, ambulance après ambulance, qu'il voulait croire à une arrivée d'autos ; mais, l'incendie retombant un instant après un bruit de poutres déglinguées, dans un silence plein d'étincelles, l'inexorable approche des moteurs, là-haut, se déploya ; deux paquets de quatre bombes, huit éclatements suivis d'une très sourde clameur, comme si la ville tout entière se fût éveillée dans l'effroi.

À côté de Ramos, un milicien paysan dont le pansement s'était défait regardait son sang descendre tout le long de son bras nu et tomber goutte à goutte sur l'asphalte : dans cette sombre lumière, la peau était rouge, l'asphalte noir était rouge, et le sang, brun clair comme du madère,

253

devenait en tombant d'un jaune lumineux, comme celui de la cigarette de Ramos. Celui-ci fit évacuer d'urgence le milicien. D'autres blessés, avec les bras des plâtrés, glissèrent comme un ballet lugubre, noirs d'abord en silhouette, puis leurs pyjamas clairs de plus en plus rouges, au fur et à mesure qu'ils traversaient la place dans la sombre lueur de l'incendie. Tous ces blessés étaient des soldats : il n'y avait pas d'affolement, mais un ordre farouche, fait de lassitude, d'impuissance, de rage et de résolution. Deux bombes tombèrent encore, et la ligne des blessés allongés se tordit comme une vague.

Le poste téléphonique était à cent mètres, dans une rue que l'incendie n'éclairait pas : Ramos bouscula un corps, alluma sa torche : l'homme criait, bouche grande ouverte ; un des ambulanciers toucha sa main ;

« Il est mort.

– Non, il crie », dit Ramos.

À peine tous deux s'entendaient-ils, dans le chahut des bombes, des avions, des canons lointains et des sirènes qui se perdaient. Mais l'homme était mort, la bouche ouverte comme s'il eût crié ; et peut-être avait-il crié... Ramos heurta encore des civières et des cris et une fulguration tira de la nuit tout un peuple courbé.

Il demanda par téléphone des ambulances et des camions : beaucoup de blessés pouvaient être évacués par camions. (Où ? se demandait-il. Les hôpitaux étaient transformés en brasiers les uns après les autres.) Guernico l'envoya à Cuatro-Caminos. C'était un des quartiers les plus pauvres, spécialement visé depuis le début du siège. (Franco, disait-on, avait affirmé qu'il épargnerait le quartier élégant, Salamanca.) Ramos reprit l'auto.

Dans la lueur des incendies, dans la lumière cadavérique des becs électriques bleus et des piles, dans l'obscurité complète, reprenait en silence un exode séculaire. Nombre de paysans du Tage s'étaient réfugiés chez leurs parents, chaque famille avec son âne ; parmi les couvertures, les réveils, les cages à serins, les chats dans les bras, tous, sans savoir pourquoi, allaient vers les quartiers plus riches – sans affolement, avec une longue habitude de la détresse. Les bombes tombaient par volées. On leur apprendrait à être pauvres comme il convient de l'être.

Les phares bleus éclairaient mal. En avant des maisons éventrées, Ramos passa devant une vingtaine de corps allongés, parallèles et confus, tous semblables devant les décombres. Il arrêta l'auto, siffla pour appeler une ambulance. Anarchistes, communistes, socialistes, républicains, comme l'inépuisable grondement de ces avions mêlait bien ces sangs qui s'étaient crus adversaires, au fond fraternel de la mort... Les sirènes filaient dans l'ombre, s'approchaient, se croisaient – se perdaient dans la nuit humide comme celles des bateaux en partance. L'une s'arrêta, et son cri longuement immobile parmi ce chassé-croisé de hurlements monta comme celui d'un chien désespéré. À travers l'odeur de brique chaude et de bois brûlé, sous les tourbillons d'étincelles qui dévalaient la rue comme des patrouilles folles, l'explosion exaspérée des bombes poursuivait les cloches d'ambulances, les recouvrait de claquements enragés d'où les inlassables cloches ressortaient comme de tunnels, parmi la meute des sirènes folles. Depuis le début du bombardement, des coqs chantaient. Sous l'éclatement sauvage d'une torpille, ils devinrent déments ; tous ensemble, nombreux comme ceux d'un village dans ce quartier misérable, frénétiques, exaspérés, ils commencèrent à hurler à la mort le chant sauvage de la pauvreté.